

JOE BOUSQUET
« Un horizon de silence et de secret »
Lettres à Huguette Lamba
présenté par Martine Monteau

Au moment de la parution du *Mal d'enfance* (Denoël, 1938), le groupe surréaliste évoqua Joe Bousquet à plusieurs reprises. Prévenant toute question, André Breton tendit à Huguette Lamba un exemplaire de *La Tisane des Sarments* (1935): « Lisez, vous verrez. » Et devant le vif intérêt qu'elle manifestait pour ce livre étrange, Breton conseilla à sa belle-sœur d'écrire au poète de Carcassonne.

La réponse à haute charge poétique et intellectuelle déplut à la jeune femme, qui se fit tort de s'être présentée « trop familialement » au côté de Breton. Elle remit chacun à sa place: non, elle n'était pas du Cercle bien qu'étant sous l'emprise magique du surréalisme, sous le charme d'André Breton et de Paul Eluard, assidue aux réunions du Cyrano – et chacun, pour être artiste ou poète, n'en est pas moins homme, femme, c'est à cette humanité qu'elle était attachée, celle du compagnon de table, des promenades ensemble sur les quais, des rires, des libres propos... Entre eux tous, l'enthousiasme était contagieux, le merveilleux et le hasard complices, l'échange inspiré. De la poésie, Huguette, musicienne, aimait la liberté, le jeu, et elle sut en respecter la teneur spirituelle, la haute énergie transformatrice, l'amplitude d'âme, la grâce qui est gratuité.

Pour Joe Bousquet, cette personnalité attachante, avec sa fraîcheur, sa franchise, son écoute, devint la dame lointaine et la toute proche petite fille à laquelle il confia ses rêves et fantasmes de « tourmenté tourmenteur », son enfance, sa douleur sublimée. Une correspondance s'ensuivit, irrégulière, jusqu'en 1947. Et Huguette recevait, dès parution, ses ouvrages.

Elle sut alors quelle fut la vie de Joe Bousquet avant son engagement à 17 ans. Ce qu'elle devint depuis cet éclair qui le faucha, le 27 mai 1918, à la bataille de Vailly, tandis qu'en face, sur le front ennemi, Max Ernst apercevait une civière que des poilus emportaient à travers mitraille et obus. Depuis lors, privé de l'usage de ses jambes, il était soigné par son père médecin, chez lui, à Carcassonne. Dans la pénombre de sa petite chambre bleue, parmi les œuvres de ses amis, Bousquet assumait son mal dans la plus grande clairvoyance, par l'écriture, par ses relations épistolaires, encouragé par des auteurs tels Gide, Cassou, Paulhan et des peintres qui lui ren-

daient visite, collaborant à de nombreuses revues dont *Les Cahiers du Sud* de son ami Jean Ballard, lançant la sienne, *Chantiers*, avec le groupe de Carcassonne. Jacqueline Breton, à laquelle sa sœur Huguette montra la lettre où le poète immobile évoque sa blessure en fut très touchée. Mais Huguette tint secrète cette correspondance – qu'elle partagea en 1939-1940, à Biarritz où elle enseignait le piano aux enfants de Jean Borotra, avec le poète anglais Thomas Good qui publiait aux *Cahiers du Sud*. Celui-ci écrivit à Bousquet et alla le voir à Carcassonne, quelques semaines avant la visite d'Huguette. Puis il confia ses impressions à son amie¹, laquelle me livra ainsi les siennes :

« J'avais entretenu Good de ma correspondance avec Joe Bousquet, dont il connaissait bien évidemment les écrits. En février, Good se rendit en Provence et passa par Carcassonne; il y fit la connaissance de l'écrivain immobile. Dès qu'il fut à Aix, il me dit dans une lettre enthousiaste : "Ni Baudelaire ni Proust ne m'auraient frappé davantage." À mon tour je décidai d'aller passer mes congés de Pâques dans cette vieille cité. Je descendis dans un petit hôtel. La ville, mystérieuse, avec ses remparts, ses tourelles, et son soleil aussi, me transporta soudain, bien loin...

« J'annonçai ma visite à Joe Bousquet. Je savais qu'il recevait l'après-midi dans sa chambre pleine de livres, demi allongé dans son lit. C'est ainsi que je le vis, mais je trouvai son accueil assez froid. (Peut-être étais-je venue un peu plus tôt qu'il n'eût fallu?). Il me fit asseoir bien poliment et ajouta : "Vous permettez que je fume une petite pipe?" Il s'empessa de l'allumer à l'aide d'une lampe posée près de lui. Mais qu'étaient devenues ses lettres chaleureuses? Puis je compris qu'il était en mal d'opium. Il n'avait pas terminé cette fameuse pipe que son visage s'anima; peu à peu il m'exprima le plaisir qu'il avait de notre rencontre; notre curiosité était satisfaite de part et d'autre, après presque deux ans de correspondance. Je n'avais vu auparavant aucune photo de lui, ni de cette fameuse pièce. Je voyais un homme d'une quarantaine d'années, égal à celui que j'avais imaginé. Le visage pâle, les traits fins, assez beaux, les cheveux noirs, clairsemés déjà sur le front, et surtout des yeux enfoncés et brillants dont le regard vous pénétrait et brusquement était ailleurs. Il vivait entouré de livres et de tableaux; il connaissait certains surréalistes comme Max Ernst, Yves Tanguy, Hans Bellmer... Il me confirma ses goûts, et déclara : "Le surréalisme n'est pas une doctrine mais un état d'esprit", et "sans Breton, je n'aurais rien été".

« Je savais l'importance de Breton et d'Eluard pour Bousquet et qu'en retour, Breton s'était souvent confié à lui. Tous deux échangèrent pendant longtemps une correspondance précieuse, mais je n'ai jamais su s'ils se sont vus réellement. J'ai rencontré chez lui d'autres amis. Évitant d'aborder la guerre, les conversations portaient sur la vie courante et les événements locaux.

1. Voir plus loin l'extrait de sa lettre.

« En confidence, à la fin de notre entretien, le poète me parla de l'amour qu'il entretenait pour des jeunes filles ou telle femme mariée, imaginaires ou aperçues dans la réalité, qu'il surnommait... L'amitié réciproque que nous manifestions l'un pour l'autre n'a jamais été sentimentale, mais devenait affectueuse au cours des lettres que nous échangeâmes encore. Il me confia aussi: "Je voudrais que l'on pense à moi, que l'on me lise après ma disparition." »

Le 28 septembre 1950, quand Huguette Lamba apprit le décès de Joe Bousquet à la radio, ce fut une terrible douleur à laquelle s'ajouta la stupeur d'entendre une inconnue qui, dès la fin de l'annonce, se présentait ainsi: « Je suis le Poisson d'Or! » Elle se dit alors: « Et moi? Je suis le Poisson Rouge... » Cette voix trop réelle parlait comme d'outre-tombe de choses qui lui étaient familières, connues... L'incompréhension brouilla pour Huguette la suite de ce message d'une femme aimée par le poète depuis 1938, mariée sur son conseil depuis ce mois d'avril...

Puis Huguette Lamba enfouit son secret et sa peine, tout en se remémorant chacun des instants de son amitié avec Bousquet. Gardienne de nombreux trésors d'amitié, de jours heureux dont elle se séparait peu à peu, elle tenait à ces lettres, bien que pensant le poète aujourd'hui, hélas, oublié... Nul ne les lit. Ni sa sœur dont elle redoutait les critiques acerbes, ni ses neveux.

Lorsqu'elle me raconta ce moment de sa vie, lorsqu'elle vit mon attachement à l'égard du poète – dont je savais la vie de grand blessé, forte d'amitiés et imbue d'esprit « cathare » –, Huguette Lamba consentit à me confier ces lettres deux à deux afin de les lire et de les copier. Elle désirait les faire éditer, mais se rétractait à chaque proposition concrète: elle ne voulait pas trahir le secret. Respect pour l'homme envisagé *debout* – malgré l'épreuve. Inquiétude légitime quant à la réception de ce texte à valeur affective, de l'ordre de l'intime. Pudeur de femme, aimée. D'aimer. L'homme, patient, eût consenti à ce long temps de dormance, l'eût apprécié – lui qui accepta ainsi l'échange initié par André Breton: « [...] votre délicatesse me propose un horizon de silence et de secret. »

Huguette Lamba disparut le 25 septembre 2001. Elle et les siens m'ont fait ce merveilleux honneur d'être un maillon de la lectrice aux lecteurs, du poète au poète. Au premier bonheur de la confidence, de la confiance, s'ajoute aujourd'hui de faire partager ce trésor de l'amitié.

Martine Monteau

Lettres à Huguette Lamba

Carcassonne²
Lundi

Joe Bousquet
41, rue de Verdun
Carcassonne

Mademoiselle,

Pour moi, vous êtes le mouton de fleurs ou la branche au clair de lune, la lettre d'amour couverte de rosée. Mais au cas où vous seriez le poisson rouge, je vous défends de monter à cheval.

Le mouton couleur de neige, grand comme un poney, cette nuit, me suivait avec, en guise de toison, un vêtement de ces fleurs d'avril qui, aux premières pages de la *Tisane de Sarments*, tamisaient la lumière d'une lampe d'autel. En ce temps lointain, déjà, le mouton était venu de nuit fixer mon attention sur ces fleurs. Lié à mon propre souvenir, il me parlait de mon enfance et ces fleurs me parlaient d'amour; et de toute ma vie ne voulaient faire qu'un souvenir.

La branche au clair de lune, ce doit être une autre jeune fille qui est amoureuse d'un de mes meilleurs amis, maintenant séparé de moi...

Un de mes prochains livres commence par une lettre que j'écrivais à une correspondante inconnue, comme ce soir; mais qui me parut enfin trop pleine d'ombre pour être envoyée. Et à ce possible échange de lettres se substitua comme malgré moi, un manuscrit que je ne peux relire sans émotion. Car toute cette aventure à venir y est devenue chanson, la jeune fille s'y est appelée le poisson rouge et s'est beaucoup plus approchée de moi que n'aurait pu y réussir celle qui m'avait écrit. Mais ces faits imaginaires étaient si vrais que j'ai un peu peur pour tout ce qui leur ressemble de la fin que je leur ai donnée. Le poisson

2. Lettre [1], 1935?. 3 feuillets manuscrits, 1/2 feuillet orange écrit recto-verso, 2 f. bleu-vert, écrits recto-verso.

rouge se blessait grièvement dans une chute de cheval. Et comme je n'ai jamais su pourquoi, je suis obligé de m'avouer que c'est à cause d'elle et je vous interdis de courir ce danger.

C'est toujours la même chambre et ce n'est plus tout à fait moi... Si j'étais assez honnête, l'état des lettres et de la vie m'aurait réduit au silence parce que, du haut de ma jeunesse, j'ai été jeté dans un abîme où l'horizon de mon enfance est seul à éclairer ma voix. Il faut que j'oublie mon cœur pour prendre un peu le ton d'un homme et je ne serais moi tout à fait qu'en me détournant de la vie. C'est pourquoi je suis si heureux d'écrire à quelqu'un qui a en lui assez d'innocence pour deviner mes désirs. Mon âme est naine, mes regards sont un endroit où me baigner, ce n'est rien à mes yeux pour une femme de ressembler à un songe si elle n'est pas un songe d'enfant...

Ne vous étonnez pas de ne pas comprendre mes pensées. Elles sont les raisons que je me donne pour croire à l'existence de ce que je ne sais comment aimer. La vérité n'est qu'un mot pour nous cacher le bonheur. Si nous étions sûr qu'un homme la possède, la façon qu'il aurait de porter son chapeau nous intéresserait plus qu'elle...

Voyez, il y a longtemps, j'étais seul, j'étais la solitude, l'oubli: le vent passait à travers moi, la vie s'était retirée et la vie avait pris sa place, mais tout me disait que si c'était moi, ce n'était pas la vie... Alors j'ai su ce que c'était qu'André Breton. Il parlait ma langue et mon désespoir se reconnaissait dans le sien, mais son désespoir lui était venu de lui, il était comme une étoile dans le songe qui m'était resté...

C'est parce que Breton a cru en ma vie que j'ai vécu. Eluard était déjà son ami: ils m'ont soutenu, ils m'ont porté. Sans eux, je n'aurais rien été...

Suis-je donc quelque chose? La preuve que la vie est à vivre parce que nous sommes son amour... Vous aimez les rêves, il n'y a pas de rêves, vous aimez la vie. Sachez que nos paroles cherchent un lieu assez pur pour y attendre notre cœur et qu'elles le trouvent dans les objets qui sont notre voix; et quand je dis: je vous parle, vous est un complément direct – tant il est vrai que la grammaire aussi prend part à notre enchantement.

Mais ce n'est pas encore la lettre que je souhaitais de vous écrire... Je veux bien tenir un peu le rôle que l'on m'assigne, publier des articles et des livres, mais parce que c'est le seul moyen de ramener les matins d'autrefois dans les jardins que j'ai dû quitter. Je voudrais écraser le temps comme on foule des grappes, agrandir enfin dans ce qui vient à moi la clarté que chaque jour écoulé a plus étroitement vouée au silence. Mon regard ne serait à moi qu'en m'éclairant tout ce dont je rêve, je voudrais qu'il soit une lampe dans la crypte de mon désir. Je voudrais mettre en moi des limites au réel... Excusez-moi, je me reproche un peu de vous avoir ennuyée... Ecrivez-moi, vous me ferez plaisir... Et ne vous étonnez pas quand je tarde à répondre: c'est souvent que je suis malade et prisonnier d'une noire chanson qui est toujours le cœur d'une femme inconnue.

Amicalement à vous

Joe

Carcassonne³
Mardi

Joe Bousquet
41, rue Verdun

Ma chère petite amie, je sens que vous m'apprendrez votre langue. Des battements d'ailes dans ma voix, un peu douloureux à mon cœur, parlent du vent, du large et tout ce qui est si naturellement la démarche où vous vous bercez. Ils ne me disent pas que vous êtes loin, mais que vous êtes.

C'est singulier. Vos lettres m'ont trouvé dans une solitude que, par toutes les ruses, je rends de plus en plus absolue. Plus je me sépare des autres et mieux je vous vois. Et c'est aussi doux que si je devais ne jamais vous connaître et mourir en emportant votre secret.

Mais ne parlons pas, ne parlons jamais de ce qu'un autre homme, une autre jeune fille pourrait comprendre à notre

3. Lettre [2]. 2 feuillets blancs pliés (soit 8 feuillets 1/2) écrits recto-verso à l'encre violette.

place. Je vois votre esprit pur comme le jour. Il n'y a jamais eu en moi un homme pour chasser l'enfant que j'ai été. J'ai toujours cru que tout, à chaque instant, pouvait se produire.

Vous savez peut-être qu'on m'a pris ma vie, et j'allais m'apercevoir qu'on ne m'avait privé que d'une ombre. Et même quand j'allais mourir je n'ai jamais cru que la chanson allait se taire...

J'avais vingt ans: je jouais. Tout était un jeu, même le meurtre. Je suis tombé. Une terre verte tournait avec le ciel rouge dans mes yeux pleins de petites lumières. Alors j'ai attendu la mort qui n'est pas venue.

Ce qui est venu, ma fille-enfant c'est une grande clarté couleur de jeune chair, si haute que j'avais peur de voir sa lente ascension faire en moi de l'ombre sur l'ombre. Ce qui est venu, c'est l'aurore née avec moi, et dont me détournaient les ans, vibrante comme un arc-en-ciel et dont j'attendais, couché dans mon lit, que passe sur moi l'averse lumineuse. Mon enfance m'a pris dans ses bras.

Pourquoi ai-je tant de confiance en vous? Pourquoi à vous, consentir un aveu difficile et qui me semble ce soir si naturellement appelé sur mes lèvres? Vous ne le direz pas, Huguette, ce sera assez absorbant de le comprendre... de le garder dans votre mémoire, et alors mes lèvres vous souriront et la pensée que vous me connaissez suffira à me rendre heureux. Cet aveu c'est que ma vie s'est écoulée pour me cacher; mais qu'au fond, avec tous les dehors d'une vie normale, je me sentais plus sauvage, plus intimidé et les femmes me faisaient peur. Personne ne l'a su.

Je n'ai jamais compris une femme. J'étais comme un gamin grandi d'un seul coup et qui aime avec une imagination innocente. Je n'ai jamais reconnu mes désirs dans les femmes qui étaient des femmes. J'aimais le bon petit diable, je le prenais dans mes mains, je le battais et on ne pouvait pas l'aimer davantage. Et ces créatures arrogantes, qui aiment pour grandir leur cœur, je ne les reconnaissais pas, je voyais en chacune d'elles une madame Papowska et je rêvais aussi que je la battais, mais cette fois, c'était la haine.

Un grand silence sur tout cela. Personne n'a vu mes yeux jusqu'au fond. Si ce que je vous dis vous ennuie, déchirez ma lettre et oubliez-la. Mais je ne crois pas, car vous aurez senti que j'entends vibrer longuement en vous les aveux que je vous fais. Je suis sûr que vous avez, vous aussi, souhaité d'oublier tout de la vie, d'avoir une pensée qui soit la nuit de vos gestes.

On dit que ce n'est pas possible. Si! C'est possible quand on n'attend plus rien du réel. Vous m'avez écrit, vous m'avez rendu plus heureux que vous ne sauriez croire. L'esprit charmant que vous avez est une étoile dans le mien et je mets les mains dans tout ce ciel qui le sépare de moi, j'en arrache des millions de feuilles mortes. La distance qui nous sépare peut grandir: c'est dans mon souffle que je vous atteins.

J'écris: au milieu de mes travaux, j'ai ménagé une place pour des paroles qui sont pleines d'une autre vie... Ah! je sais que la distance qui nous sépare est un beau corps d'air pur dont vous vous êtes revêtue pour me toucher, car je ne suis qu'air libre et une plainte dans la nuit.

Vous me ferez bien plaisir quand vous m'enverrez des aquarelles comme celle que je viens de recevoir. Je vais la faire mettre sous verre, et la garder près de moi. Vous avez un sens exquis de la couleur et il y a dans vos visages une expression inoubliable. Si vous voulez me faire très plaisir, vous m'enverrez quand vous en aurez envie de toutes petites choses que je puisse coller sur le cahier dans lequel j'écris mon livre: le galant de neige: des choses tout à fait petites. Le livre que j'écris est un conciliabule entre tous les objets d'une chambre autour d'un lit où languit un malade. Il y a, sur une miniature, une marquise qui n'y voit plus, tellement elle est vieille. Elle attend qu'il passe devant son regard l'objet qu'elle pourra reconnaître. Mais dans cette chambre il ne se passe rien. Et, cependant, le chien de porcelaine, le magot chinois s'émeuvent d'être plongés dans l'obscurité où quelque chose a bougé... Et la marquise s'émeut: elle voit: elle voit briller dans la nuit des étoiles. « Il pleure, dit-elle, et je le vois. »

J'ai voulu vous écrire malgré ma fatigue. Vous me pardonnez mon écriture.

J'ai beaucoup de plaisir à vous écrire. Je ne vous ennuie pas.

Joe

Carcassonne⁴

1^{er} janvier

Joe Bousquet
41 rue de Verdun
C.

Amusant? Mieux que cela. De l'autre côté du songe s'ouvre une forêt d'arbres légers. Des troncs flexibles, des pousses jeunes, des feuillages mobiles et dont l'ombre est un bruit, un murmure si doux dans les peupliers qu'il y avait, me semble-t-il, sous les touffes d'herbe, une eau invisible pour l'entendre avec moi.

Je ne veux pas vous attrister. Cette vision est revenue, comme je cherchais le chemin de mon enfance, me rendre le charme intact d'un jour depuis longtemps écoulé: le ciel, dans mon regard s'est enfoncé comme une barque s'engloutit sous le poids des naufragés...

Un jour, poisson d'or, tout ceci sera clair.

J'étais très jeune quand ma vie s'est envolée, me laissant seul avec mon enfance. Je ne l'ai jamais si bien compris que ce soir; je ne l'ai jamais avoué si volontiers. Vous m'avez deviné et vos paroles sont plus clairvoyantes encore que vous: vous m'avez si bien dit que je pouvais être une ombre dans votre amour du silence!

Tout ce qui me tourne vers la vie m'arrache à un espoir que j'ai conçu dans mon enfance, le soin d'être heureux me détourne du bonheur et l'amour même me reprendrait à quelque chose de plus doux et qui mourrait d'être nommé...

C'est très singulier, vous me parlez la langue de mes secrets. Et d'abord, vous avez comblé un de mes vœux, vous allez comprendre comment.

4. Lettre [3], (193?). 3 feuillets jaune pâle écrits recto-verso.

Grièvement blessé à vingt ans, condamné à mener une vie à part, j'ai tiré de mon cœur un chant qui a pris la place de mon être, hélas! Je dis hélas. Je n'ai vécu que par mes songes, mais dans les songes des autres; et votre goût, votre délicatesse me proposent un horizon de silence et de secret. Ma vie n'avait eu de lumière que celle de sa nudité, et soudain, vous étendez sur elle une nuit vibrante d'étoiles. Comme c'est attirant! Cette année où je travaille plus que jamais, où je cherche plus mal aisément mon inspiration à travers tous les écueils de la vie littéraire, quand je me trouve plus désagréablement intéressé à l'activité extérieure des lettres, vous m'ouvrez en plein Paris le riant ombrage d'une vie féminine...

Cela ne ressemble à rien de ce que j'ai connu. Aussi, je vous écrirai: une seule chose m'effraie, tout ce que vous me dites naïvement exauce tant de mes secrètes aspirations que j'ai peur d'être trop sincère avec vous. C'est comme si je vous avais trouvée cachée dans mon silence. J'avais peur, tout d'un coup, j'ai peur de moi. Votre enfance de cœur est le chemin de la mienne, de mon enfance où je n'ai jamais osé tout à fait me reconnaître. Je tremble devant vous comme si j'allais voir tomber tous les voiles qui sont sur ma vie, comme si j'allais découvrir pour vous parler le vrai langage de l'âme qui, afin d'effacer le réel, ranimerait tout ce qu'il y a eu d'irréalité dans mes rêves d'enfant...

C'est là un sentier où le jour vient à ma rencontre avec des couleurs de perle et de fleur. L'aube y a la transparence de ce que l'on quitte et qui ne peut s'effacer. Tant pis si je me montre ridicule. Vous aurez la charité de détruire mes lettres si vous les trouvez hors du réel: je ne suis plus un écrivain, je ne suis pas un homme. Je suis, pour qu'elle m'arrache à moi-même, la réponse à cette voix qui frissonne dans vos paroles. Je suis la survie merveilleuse des rêveries où se prolonge la vision secrète de vos écrits. Avec cette particularité étrange que cette illumination, pour faire suite à vos pensées, n'a eu qu'à ranimer dans mon cœur des apparences sacrifiées... Et pourquoi tout cela? Oh! pour rien et qu'importe? Dans des rêves que je provoquais et dans des songes frappants, des années entières, j'ai vu de lentes lumières roses, tout un absurde et charmant tableau de

fête où la vie ne reconnaissait pas ses machines. Je me suis plu, tout ce temps, à imaginer la vie et l'amour et la liberté comme un enfant de dix ans les aurait conçus, je voyais le bonheur d'aimer comme l'aurait imaginé l'ignorance. Cela ne peut être dit, ni écrit et ne veut être que confié, aussi me vois-je tout ému de le sentir par vous, soudain voué à se produire – et pour votre amusement, s'il vous plaît et tant qu'il vous plaira. La suite de ma lettre vous laissera entrevoir comment personne, hors l'auteur de ces lettres si joliment naïves, ne pouvait me forcer à ces aveux puérils.

La vie cherchait en moi les fruits de la vie. Mais rien de ce que l'on connaît, ou que l'on nomme, ou juge. En se faisant plus réelle que moi, mon enfance a voulu que je m'aventure comme sur un esquif, sur les paroles venues du cœur qui est l'étoile de chair. J'imagine une jeune fille: sa fraîcheur en moi pensait qu'elle était fraîche, sa beauté inventait dans ma chair l'histoire de son amour. Puis la vie venait: et c'étaient mes livres: vous les avez aimés pour ce qui y était le plus vrai.

Ainsi va la lettre que je voulais écrire, toute mouvante d'une ardeur qui vous aura paru inexplicable parce que je l'ai commencée par la fin; et que vous en avez lu les conclusions d'abord. J'aurais dû, avant tout, vous faire assister à ma surprise, et répondre aux pressentiments de votre lettre avant de répondre à vos paroles. On dirait que vous rêviez en l'écrivant, que vous dormiez dans mes rêves; et cette rencontre magnifique appelait cette réponse empressée que je ne vous fais qu'à présent, pour rejeter derrière nous, comme une chevelure d'amazone, les vains propos du début, et ouvrir ici le chapitre des lettres à venir, toutes contenues dans l'aveu que je vais vous faire, serrées comme le cœur d'une étoile dans les mots que, maintenant, vous lisez:

Il faut caresser avec passion le souvenir de nos joies passées, car nous ne savons jamais tout le bonheur qu'elles contiennent, il faut doucement, les bercer, les flatter et les faire grandir car ce qui brille sur elles c'est la lumière de notre vie: vous me dites que, récemment, vous retrouviez les émotions de la petite fille qui, sur ses genoux nus, installait le bon petit diable? Il est

curieux que ce livre que vous me citez ait exercé sur toute mon enfance une influence si grande au point que je ne peux, sans une vive émotion, l'entendre nommer. Et je me promets quelquefois de le relire, non sans craindre de dissiper dans cette lecture l'émotion qu'il m'avait donnée. Aussi ai-je été jeté dans le ravissement par la lettre que vous m'avez écrite et, si je vous ai répondu avec tant d'abandon, c'est que je me suis dit – solution de mon incertitude – que je n'aurai pas à le relire, ni à l'oublier parce que, maintenant, vous me le raconteriez. Et dans votre façon de me le raconter, vous me montreriez comment et pourquoi vous l'aimiez... Moi, à dix ans, j'étais jeté dans une étrange extase par ce petit personnage parce que je ne savais bien s'il était une petite fille ou un petit garçon et cette incertitude était accrue par les illustrations de mon édition où le gosse portait une espèce de petit jupon. J'étais intéressé par ses malheurs, je le plaignais, mais je n'aurai pas voulu qu'on ne le battit pas. J'espérais que Madame Mac Miche allait mourir de peur en voyant les diables, mais je me disais que moi, à sa place, je serais mort de plaisir; et je ne savais plus, à la fin, si ce n'était pas moi qui tyrannisais le bon petit diable: tyranniser! Quelle importance ce mot a prise dans ma vie, depuis ce temps, et peut-être à cause de ces images. On emporte avec soi les êtres pour lesquels on se passionne, le petit diable m'a suivi, gardant en moi sa fraîcheur intacte comme pour me parler d'une aventure qui reste en moi irrévélée. Peut-être, de votre côté, rêviez-vous que vous étiez le petit diable; et il est très révélateur de s'interroger sur ces souvenirs et de savoir, par eux, si l'on rêvait de tourmenter ou d'être tourmenté. Mais le petit diable aussi était un tourmenteur, un enfant qui souhaitait, au fond, d'être battu.

De ce temps j'ai gardé le goût infini des gestes et des actes dont on ne peut pas tout à fait approfondir le sens; et il est certain que la vie pâlit parce que nous n'osons plus l'embellir avec des actes dont nous ne comprenons pas le sens. Nous n'osons plus, mais moi, si...

J'étais déjà un grand garçon quand j'ai été mêlé à un projet de fête: il s'agissait de jouer avec des enfants le bon petit diable,

une pièce tirée du livre. Mais, dès les premières répétitions, la représentation fut décommandée, la petite fille qui devait jouer le rôle et qui avait déjà quatorze ans, ayant été confuse à la pensée qu'on la fouetterait sur la scène. Mais tout un mythe, à la faveur de ces événements, s'était cristallisé dans mon esprit, mon imagination d'enfant avait donné à tous ces faits d'invention les couleurs de mon amour – aussi je n'ai guère, dans ma vie d'homme, connu de joie sentimentale totale, car je demandais en vain à la passion d'épuiser le charme secret que j'avais goûté dans mes rêveries. Et allez donc expliquer cela à une jeune fille! Voilà cependant que c'est fait. Mais il a fallu pour cela devenir un écrivain et surtout – je l'ai fait hier – relire *Le Mal d'enfance* pour y voir les aventures du Poisson Rouge; et j'ai été tout ému de retrouver une ligne qui fait la preuve que je pensais au petit diable en créant ce personnage de jeune fille. Sans doute confierai-je ce passage à une revue qui vient de m'en demander un extrait, et alors, vous le verrez...

Je mets fin à cette lettre interminable. Je vous envoie toute mon amitié, et parce qu'il n'y a rien que de banal autour de moi, Huguette, je vous donne mes yeux.

Joe

Carcassonne⁵
Dimanche

Cette nuit, je vous ai embrassée: vous étiez un minuscule lapin blanc que, d'un coup de bec, un oiseau noir avait blessé, mais à peine, c'était un tout petit endroit, entre les oreilles, de la belle fourrure rase qui était atteint, mité, les oreilles en étaient un peu plus roses.

Après, il a plu, ma main était griffée. On entendait le vent très loin et qui passait, sans doute, au-dessus des nuages. J'étais dans une chambre où il entraît une lumière qui était passée sous

5. Lettre [4], (octobre?) 1938. Un folio plié et 7 pages manuscrits recto-verso, à l'encre verte, violette, rouge.

des arbres. J'étais malade, mais autrement, sans ce souvenir d'un choc initial qui est peut-être tout ce qui empêche ma vie d'être comme dans le rêve, une longue paresse dans la vision des eaux et des saules trop beaux pour ne pas me dissuader d'aller les voir dans le jardin.

Ce soir, soudain, j'ai senti une présence étrangère, hostile. Ce n'était pas l'hostilité qui se révélait, mais la présence. Un poids que je prenais autrefois pour mon être et dont l'humeur se révélait tout d'un coup, montrant un ennemi à chasser dans *quelqu'un* qui se déclarait en moi... Voici comment cela s'est produit. Je traduais du latin: les mouvements mécaniques de remuer le dictionnaire, d'écrire phrase à phrase ont ressuscité sans doute en moi l'enfant qui fabriquait jadis ses versions, car c'est avec sa naïveté que j'ai formé en un instant le souhait brûlant de ne plus avoir à me lever et de vivre sans obligations, m'endormant ou m'éveillant à mon gré au milieu des plus beaux tableaux, favorisé d'une liberté en échange de quoi j'eusse donné mes chaînes de pas et de visions. Et soudain entre ce rêve exaltant et dans ma propre vie j'ai senti la présence frissonnante de cet être qui m'empêchait jusqu'à présent de les unir et qui, enfin, cédait, se révélant par sa ruine. J'ai failli pousser un cri. De quoi sommes-nous prisonniers qui n'existe que pour notre imagination la plus vaine, celle qui se tisse avec l'habitude. Comme dans le rêve où la profondeur des impressions se délivre de leur cause superficielle, je voyais passer la figuration de ma vie très loin au-dessus de la douceur de l'éprouver: Suis-je même tout à fait un homme? ou la saveur de ce que j'aime? Entre la couleur des yeux et celle d'un regard je suis ce qu'un sourire allume de penser... Il faut que notre vie arrache la mémoire à elle-même. Ce qui a été ne dure que si nous continuons à en rêver. Et déjà, parlant pour moi, je m'aperçois que je parle de vous. Je ne suis pas un écrivain. Si je suis heureux que des Parisiens viennent me voir et profondément ému d'être connu d'André Breton qui est l'homme le plus grand de notre époque, c'est qu'ils me voient à travers ce qu'ils imaginent de moi et qu'ils ont empêché ma blessure de m'emprisonner sous la fiction d'un fait. Il n'y a pas de faits, mais des liens entre les

faits, ce que l'on crée en les immolant à ce lien... Et même si ce que je vous écris vous ennuie, et s'il est ridicule de l'écrire à une petite fille (je maintiens le mot), je m'enchanté de le reprendre à l'ordre logique et réaliste qui voudrait s'en servir à me lier... Car songez que même en proférant une profession de foi révolutionnaire, on peut confirmer l'ordre contre lequel on s'élève...

Écoutez: parfois, la vie parle, elle parle espace – possibilité... Qu'est-ce qui est impossible au goût du bonheur? Qu'est-ce qui nous est refusé de ce qui vaut la peine d'être attendu? Je récapitule les contrariétés. Mes travaux? Je les ai voulus et peux les laisser. Mes livres que je voudrais vous faire lire et qui sont longs à sortir? Qu'importe puisqu'ils sont écrits? Et ce n'est pas sur eux que vous me jugez...

Vous m'avez raconté une jolie histoire. L'homme dont on pourrait être jaloux, il n'y a qu'à le métamorphoser en un singe bien laid, c'est fait, avec une longue queue faite de bouchons et de bobines de fil, et lui ajouter des ailes – afin qu'il s'en aille...

Ça c'est un trèfle à quatre feuilles dont la quatrième feuille s'est détachée et une fleur d'air s'épanouit à sa place, c'est un souvenir qui apprend à danser.

31 ans, ce 13 renversé est du plus heureux effet... Qu'est-ce que tout cela peut bien vouloir dire? Quand on remue une guirlande après la pluie, un jour de grand pavois, des feuilles tombent avec des gouttelettes des lanternes vénitiennes que l'on allumera le soir, qu'est-ce que cela fait au violon de village, au plus jeune de tous, qui joue en pensant à danser... C'est vrai, ce que je dis, vrai que dans le sommeil d'autres paupières se ferment sur nos cils.

Cette lettre a été interrompue plusieurs fois, je suis dévoré de travail, excusez-moi de l'avoir faite si désordonnée, si ressemblante.

Je vous l'envoie telle qu'elle est, désolé d'avoir été long à vous écrire.

Votre ami Joe

Écoutez-moi: on dit la poésie pour signifier une chose dont il n'existe que l'ombre.

Car la poésie est le langage naturel d'une vie dont nous n'avons même plus l'idée, mais qui ouvre à certains son *ordre* merveilleux, l'inépuisable *miracle* de son *enchaînement*.

C'est assez singulier, déjà, qu'une vie brille, non pas par son contenu ni son relief, mais par son mouvement, produit, parfois, d'une catastrophe...

Un homme vient de sortir, un poète: il me disait en me quittant: « Nous venons au monde avec le sentiment que nous devons nous faire pardonner d'exister. Tout ce qui frappe notre vie n'atteint que nous. Et il me semble qu'elle grandit en nous en nous jetant à l'écart. »

Il était minuit. J'ai pensé à un homme très intelligent qui était là il y a huit jours... appelons-le Jean. Je ne sais pas pour quoi j'ai pensé à lui avec tant de force. C'est un des écrivains les plus connus de l'heure actuelle. Il était venu de Paris faire ma connaissance. Son intention m'avait profondément ému. Mais il était assez grand pour m'émouvoir davantage. Tout ce qu'il m'a dit venait d'un cœur qu'il condamne au silence. On ne parle que de son intelligence, je crois qu'il est tout amour. Tout le temps que s'est prolongée notre rencontre j'ai pensé à vous: et avec le même accent que j'ai trouvé tout à l'heure au souvenir qui me le rendait. Soyez attentive: Alibert (c'est le nom du poète qui était là) descendait mon escalier... Jean, devant moi parlait de Paris. Les choses devenaient assez réelles pour me faire douter de moi. Tout ce qui fut ma vie dansait comme la flamme: un adolescent un peu fou, l'enchantement de la vie anglaise, puis une vie de petit officier de dix-huit ans avec des audaces qui l'ont jeté au lit... Quand sa voix lui est venue de la vie que lui ont faite ses songes elle a été chanson... J'ai regardé un ciel vert de Max Ernst: il était une heure du matin. Dans la

6. Lettre [5]. 2 feuillets recto-verso.

cour il y avait un bruit d'eau qui déplace les feuilles, j'entendais le mouvement de quelque chose qui n'a pas de corps. J'ai donné votre nom à un mouvement de ma main dans le rayonnement rose de la lampe.

Quand ma vie est effacée par la fable des choses qui l'ont touchée... vous me comprenez, n'est-ce pas?

Quand ma vie a sa source en elle au lieu de l'avoir en moi,

Quand ma vie me vient de la vie, répond en souriant que je n'ai pas été, il ne reste rien de la peine...

Je ne vous demanderai pas si vous me comprenez... Ce que j'écris, vous me l'avez soufflé. Je ne suis que l'ombre d'un homme grandi dans le cœur de ceux qui viennent vers moi: ils ont fouillé toutes les latitudes pour m'apporter avec leurs rêves les continents où ma vie me reçoit tout tremblant. Comme il sera naturel de mourir et d'une aile si légère! Petite fille, il faut que vous soyiez vous pour que, si naturellement, ma voix soit mon cœur...

Vous savez pourquoi, maintenant, la poésie n'est que l'ombre d'une vie dont vivre est l'oubli.

Vous pourriez entrer tout d'un coup: je dirais en vous voyant: c'est un bruit de feuilles qui s'est endormi et cette jeune fille a donné son nom au silence.

De celui que la mort devait emporter il ne restera rien. Tout ce que je souhaite, que j'aime, la vie n'aurait qu'à s'en parer pour être plus belle que le jour. Voyez, je suis dans la nuit pour y cacher mon cœur dont la nuit est le fruit. Dans la chambre où j'attends les mots sont nus comme les larmes qui sont la nudité des fleurs.

Je sais que vous viendrez me voir, car la chanson le dit.

Vous viendrez, oui? Vos paroles étaient plus près de mes pensées que les miennes: un petit livre que j'ai écrit en deux nuits, il y a des années, inspiré d'une attente infinie, est plein de souhaits que la forme de votre innocence accomplit: ses paroles me reviennent depuis que je vous connais: il s'appelle: « Une passante bleue et blonde ». Si j'en avais eu un exemplaire, je vous l'aurais envoyé... Un mot que je ne vous citerai pas me revient: il signifie deviner...

Il y a dans le cœur une nuit dont ne veulent pas les années: elle a ses étoiles dans l'enfance en attendant qu'elles soient le firmament du désir et l'inscription d'une rencontre. Mais le désir est une voix, il faut qu'il reste une voix, le doux asile de celle qui, à force de deviner des rêves, a la légèreté d'un soupir: une boule de mimosa vient de toucher le sol, les cloches de la nuit s'envolent. Il fait doux, l'été vient de nuit, cette année...

Je suis votre ami,
Joe

Carcassonne⁷
vendredi

Ma chère Huguette,

Mes livres sortent dans le plus grand désordre, chaque éditeur reculant de huit jours en huit jours la date de sortie. Il en est, en tout, sorti deux dont je n'ai pas, loin de là, tous les exemplaires de S.P. Mais vous aurez les quatre vol. par mes soins. Et si je n'avais pas eu ce désir, il serait venu en lisant votre avant-dernière lettre. Car:

Toute ma vie, toute mon imagination – c'est la même chose – est sortie d'un rêve que j'ai fait à quatre ans. Je ne pourrais, tant il est beau, le raconter qu'à voix basse et je me suis éveillé dans le ravissement puisque je venais de découvrir un endroit où le bonheur se voyait et se respirait. Mais à peine ai-je compris que je n'en avais pas la clef, j'ai pleuré de désespoir.

Avec la légèreté de l'air qui devrait, sous l'eau verte, les lents poissons, il y avait pour m'enchanter les petites femmes blondes aux pagnes bleus que je prenais dans la main. Vous verrez dans *Le Mal d'enfance* cette obsession partout, « la poupée du grand ange blanc que je ne suis pas devenu et dont mon cœur effleure l'immobilité » – « une poupée que je verrais avec des yeux de poupée ».

7. Lettre [6]. Un feuillet recto-verso.

Huguette, laissez-moi, tous ces longs jours tristes, penser sans cesse à vous. Pourquoi ne m'avez-vous jamais envoyé une photo que je puisse tenir devant mes yeux quand je suis triste. Ne savez-vous pas que de la deviner, déjà, dans votre lettre, serait une joie infinie? Votre ami

Joe

Ah! Pourriez-vous me trouver les adresses d'Yves Tanguy, de Paalen, de Max Ernst?

Carcassonne⁸
mardi, ou lundi

Jamais, jamais je n'ai eu si profondément envie d'embrasser quelqu'un que de vous embrasser, ce matin, quand j'ai vu votre lettre.

La vérité? elle est grise et molle... Depuis des semaines, peu d'entrain, l'ennui de voir que la publication de mes livres n'allait pas à mon gré, la peine de me sentir vide devant les articles à écrire et, tout d'un coup, tout s'arrange. Deux éditeurs à la fois s'offrent à remplacer Denoël, Denoël prévenu refuse de rendre les livres et se hâte de m'envoyer les épreuves: et, de cette incertitude, il ne me reste que la joie d'avoir vu mes amis, chacun pour sa part, offrir son aide, me prouvant que j'étais bien moins seul que je ne croyais. Je choisis les papiers, les maquettes des couvertures... Tout allait bien, mais Huguette.

Le temps avait passé. Une jeune amie était venue me voir, mais je n'aime que son odeur et mes yeux sont sur elle les ennemies de mes lèvres. Elle m'avait laissé sous le coup d'une espèce de gelée blanche. Je regardais votre dernière lettre, je me disais: «À quoi bon? elle s'en fiche! Si elle ne s'en fichait pas, elle m'écritait.» Et je me suis mis à penser à des femmes invisibles, celles qui vous endorment à travers la porte et vous

8. Lettre [7]. Un feuillet recto-verso.

éveillent après vous avoir quitté, à penser à elles, méchamment, m'exerçant à vieillir de vingt ans entre le moment où je les embrassais et le moment où je les battais. J'étais seul comme un sanglier. Ce matin votre lettre était dans mon courrier avec la lettre de mon éditeur qui m'envoyait un choix de vélins pour les exemplaires de luxe de deux de mes livres qui vont sortir à la fois. Vous aurez un exemplaire couleur bois de rose, un autre bleu de fumée, et puis deux autres livres, aussi, sortiront aussitôt après.

Je crois que j'étais aussi un peu jaloux. Pas jaloux. Je ne voudrais pas faire ce qu'il fait, mais ennuyé. Le charme le plus extrême d'une femme, c'est de ne plus avoir l'air de savoir ce qu'on fait de son corps, d'être séparée de lui par la fantaisie de l'homme qui l'aime, de se voir, avec étonnement, noyée dans les eaux d'un regard passionné, qui, de son côté, ne comprend pas davantage, sauf qu'il est comme des ailes, emportant cette nudité à travers les hauteurs de l'inconscience... On ne comprend pas ce que cela veut dire, mais on sent ce que ça signifie. Le corps de la femme dont on aime les yeux c'est un rêve, mais un rêve qui dort. Il s'éveille dans nos regards à toutes les profondeurs de la vie, dans mon regard d'enfant, dans mes songes d'adolescence...

Je n'ai jamais dit cela à personne car cela touche en moi à trop de choses indicibles.

J'ai failli mourir, il y a une heure. J'ai mis le feu à mon lit: il n'y avait personne. J'ai pu éteindre par miracle et sans me brûler. (La flamme est une échelle d'oiseaux.) Et j'ai éteint mon lit avec un bol de lait! – le liquide versé avait la couleur de l'orage.

Parlez-moi de vous, Huguette. Il faut me dire toujours toute la vérité, et me parler surtout de vos désirs, et de ceux que vous comprenez le moins, qui sont le chemin du bonheur.

Je suis à vous; et c'est vrai

Joe

Carcassonne⁹
Dimanche

Le frontispice du *Mal d'enfance* est fait avec la superposition de deux photos, l'une représentant l'avvers et l'autre l'envers d'une médaille faite par le sculpteur Iché. Dans ce fouillis de traits on peut distinguer mon profil, mais il est mangé par l'image d'un torse d'homme qui est l'autre face. La médaille est un bon travail, mais la ressemblance est nulle... Et puis, voilà, la voilà la photo, pourquoi pas? Elle est très ressemblante, sauf que le visage du petit officier que j'étais à vingt ans a voilé celui de l'écrivain...

Vite, les nouvelles, et puis, nous. Oui, je publie: une traduction de Raymond Lulle vient de paraître dans *Mesures*¹⁰. J'ai donné un texte à Eluard et à Hugnet qui me le demandaient pour une revue que l'on va fonder: *L'Usage de la parole*¹¹. Dir. Zervos. Je serai dans le n° 2 – peut-être dans le un. J'ai des textes à la *Nouvelle revue française* qui paraîtront dans deux mois.

Mais tout cela est d'avant les vacances, depuis deux mois, j'ai été trop malade pour écrire.

Mais, dites, voulez-vous être la première à lire un poème d'une forme tout à fait inattendue et qui ne serait pas si ému, si, en août, l'écrivain, je n'avais pensé à vous:

Enfance qui fus dans l'espace
Un vol poursuivi jusqu'au soir
J'appelle ton ombre à voix basse
Avec la peur de te revoir

Sœur en deuil de tes robes claires
Ta fuite est l'oiseau bleu des jours
Qui, de ses chants, fait la lumière
Des gestes conçus par l'amour

9. Lettre [8], octobre 1939. 2 feuillets recto-verso

10. «Fragments» de Raymond Lulle, traduit du latin et présenté par Joe Bousquet, a été publié dans *Mesures*, V^e année, n° 4, 15 octobre 1939, p. 62-84.

11. Joe Bousquet, «Histoire d'une histoire, *L'Usage de la parole*, 1^e année, n° 1, décembre 1939.

C'est par ton charme qu'une fille
D'un corps ébauché dans les cieux
A formé la larme des villes
Qui s'illuminent dans ses yeux

Et ce fut ton âme de rendre
Mon doute, plus que moi, vivant
Passerose aux ailes de cendre
Qui m'ouvrais ton cœur dans le vent.

Il faut sourire. Les poèmes ne sont qu'un jeu. J'en ai d'autres. Les revues me les demandent. Pas celui-là que vous êtes seule à connaître. Mais les pareils. Je ne tiens pas à les publier. Ce n'est pas tout à fait moi.

Il faut me pardonner, Huguette, d'avoir été si étrange. J'ai été excessivement malade. Beaucoup plus que je ne vous l'ai dit. On m'a vraiment cru perdu. Et je le savais. Et j'avais même fait l'effort de commencer mon testament et de répartir entre mes amis mes tableaux et mes souvenirs. Puis le vent a tourné. C'est singulier, la mort, aussi inconséquent que la vie. C'est comme le même espace qui s'agrandirait de vous saisir. Je le sentais. Je l'ai noté. En vers:

Ainsi chaque étoile voit-elle
La nuit des sommets s'accomplir
En formant, dans la nuit des ailes,
Le bruit que quelqu'un va venir

Lui, son mal est la pitié même
Ce qu'il est s'efface à son tour
Et, pour lui rendre ce qu'il aime
Retourne à la pitié du jour.

Je ne sais pas si c'est bien, mais c'est exact. Une nuit, vous étiez étendue sur moi, votre visage dans le mien, je voulais vous frapper, et je ne concevais pas d'acte plus propre à mesurer le degré de notre entente. Les coups, en vous touchant, s'amortissaient en caresses. Comme si la caresse était un coup qui s'endormait plutôt que de frapper. Je ne sais pas pourquoi la violence règne sur les rêves où vous m'apparaissez. On dirait que je vois ma vie me fuir à travers les formes féminines de votre

corps, que je vous frappe pour la faire retourner à l'inertie de mon corps gelé.

Je vous ai beaucoup vue, j'ai beaucoup tressailli de lire des vérités de l'esprit dans l'inclination mutuelle qui nous rapprochait. Chaque soir, je me dis: demain, ma main se déliera; et je soigne les derniers effets de mon mal, j'attends de pouvoir entreprendre cette croisière dans le monde plus grand qui naît de l'oubli de nos différences.

Huguette, à bientôt. Je suis profondément à vous

Joe

P.S. La plus grande partie de mes S.P. est en panne, à Villalier: il y a des volumes sur tous les meubles. Je procéderai aux distributions, maintenant.

Villalier¹²
27 août 1939

Petite Huguette

Non, je ne veux pas vous tourmenter: mais il est vrai que je suis un tourmenteur, vous l'avez deviné avant moi.

Quand j'ai reçu vos photos, je venais de rêver que j'étais prisonnier sous un berceau de feuillage. À travers les interstices des branches, une jeune fille s'efforçait d'arriver jusqu'à moi, mais n'y pouvait parvenir. Je demeurai immobile, mais elle me disait soudain en me montrant ces feuillages: Ce sont des ronces. Alors, je lui prenais les mains, je tirais ses bras, ses épaules; elle passait tout entière à travers ces ronces qui retenaient sa robe, déchirant ses vêtements où elle laissait chaque fois un peu d'elle-même. Si bien que je l'avais enfin toute petite entre mes mains, miraculeusement indemne.

Avec vous, je ne serai jamais assez *moi*. Je pense à vous avec des rêves. Je sais que s'il n'y avait pas en moi une force mauvaise

12. Lettre [9]. 2 feuillets recto-verso.

pour me faire redevenir homme, je saurais relire à travers vous toute la bibliothèque rose. Et, si nous étions assez courageux, assez poètes, nous y réussirions. Mes sentiments, mes désirs, vous le savez, ont été, par ma blessure, arrachés à leurs buts. Je ne l'ai jamais dit qu'à vous, je flotte toujours avec mes rêves à mi-hauteur de l'adolescence (je vous ai fait quelques aveux). Et justement, le charme de ces désirs, c'est qu'il ne peuvent pas tout à fait être exprimés avec des mots, peut-être pas avec des gestes, et qu'ils attendent des corps une sorte de merveilleuse invention.

Je l'ai compris en voyant vos photographies. C'est singulier: celle où vous portez votre maillot est la plus émouvante, mais ce costume classique y souligne des intentions de femme; et aussi rend l'image moins émouvante que les autres. Je vais vous avouer quelque chose.

En sentant qu'il y avait des photos dans la lettre, j'ai voulu ne les découvrir que progressivement, comme un enfant qui déshabille une poupée, et j'ai fait lentement avancer la photo de haut en bas. Si bien que j'ai vu vos jambes nues, vos genoux, vos cuisses... J'ai eu un éblouissement. J'ai cru que vous aviez eu l'idée charmante de vous photographier sans vos vêtements. J'ai posé la lettre, je me suis pris la tête entre les mains, j'ai attendu cette récompense d'une vision pleine de songe. Et, tout cet instant, vous avez été nue dans la lettre, j'en suis sûr. L'instant d'après, j'ai achevé de découvrir l'épreuve, le maillot était revenu. Je ne me le suis jamais pardonné.

Voyez-vous? ma vie intérieure est dans une impasse. Jamais, je l'avoue, une sensibilité féminine ne m'a, autant que la vôtre, montré qu'on en pouvait sortir. Il me semble qu'une femme pourrait me découvrir sur elle des désirs dont je n'ai pas l'idée et dont mon enfance a emporté le secret. Si j'avais su davantage vous écrire, mieux vous interroger, éveiller mon enfance dans votre fantaisie, nous aurions un monde à nous deux et nous parlerions une langue de ciel et de sources...

Mais c'est ma faute, et je le sais bien, et rien n'est perdu. C'est sur la photo où vous marchez que je vous aime le mieux. Peut-être par rancune contre le maillot.

Huguette, j'ai rêvé de vous toutes les nuits, depuis que j'ai vos photos.

Si la guerre n'éclate pas, si nous avons quelque temps le répit de vivre, même si c'est sans nous voir, je veux essayer d'aller au fond de mon cœur à force de penser à vous. Vous avez dû un peu deviner quelle était ma vie. Je m'efforce de me retrancher de plus en plus de la vie, et, séparé du monde par ma blessure, de retrouver le chemin du monde en me séparant de mon corps blessé. C'est une vraie folie de méditation et de travail et j'ai été souvent tout près d'oublier qu'il existait des femmes, afin de mieux les retrouver en moi. Je ne serai jamais plus un être normal. Mais si votre image devait me suivre de l'autre côté de la vie, ne sauriez-vous pas parfois vous jeter dans votre image? Et sans doute, faut-il craindre l'habitude, la répétition, ce n'est pas la vie, ce sont les étoiles de la vie.

Maintenant que je suis enfin délivré, car je n'ai encore été moi, je vous expliquerai ce qu'il y a sous mes livres: vous avez, d'ailleurs, fort bien compris: sauf que beaucoup de mes aventures sont allées moins loin que dans mes livres et que le rêve a toujours collaboré à la réalité. Maintenant que je vais peut-être vous voir, je regrette de n'avoir pas consacré toute une grande année à vous écrire pendant des semaines, à vous chercher avec mes rêves, à me livrer à vous. C'est ce que je me dis quand je vois les événements prendre une mauvaise tournure. Et je vous promets que si nous devons échanger des lettres longtemps sans nous voir, c'est une nouvelle vie que ces lettres nous feront...

Très important. Je ne suis pas à Carcassonne. Je suis à Villalier (huit kilomètres de Carc.) dans une campagne de mes parents qui s'appelle l'Evéché. Il y a des autocars qui permettent de venir l'après-midi, mais ce n'est pas bien commode; et je préférerais cent fois que vous veniez me voir quand je suis à Carcassonne. Écrivez-moi vite si vous ne préféreriez pas venir me voir en octobre, au moment où la maison de Carcassonne est rouverte. De toutes façons, dites-moi toujours bien à l'avance vos projets. Car, pour moi, tout est toujours très compliqué... J'ai aimé vos confidences. L'amour, c'est l'aventure souterraine, et au plus étincelant du souterrain de cristal, le grand oiseau qu'il

faut saisir par les ailes, à la lumière d'un corps qui ne sait pas, mais qui « inspire ». L'amour c'est la vraie raison, formée avec les aveux d'une folie prisonnière...

Votre *Joe*

Carcassonne¹³
3 septembre 1945

Ma chère Huguette,

C'est bien de m'écrire, mal de vous croire oubliée.

Je suis brouillé avec le temps: trop actif pour ma mauvaise santé, pas assez actif pour le travail imposé. Aussi éloigné de vous que de ma poésie qui, cependant, est tout pour moi et que je me désespère de n'avoir pas le temps d'écrire et qui tombe ça et là, sur des cahiers que je perds. Huguette, sachez-le,

Ce qui s'en vont ignorent
Qu'une fois en dix ans
L'absence est près d'éclore
Le coquelicot blanc.

Je dis toujours demain. Il est vrai que la guerre a été exceptionnellement dure pour moi qui avais besoin de l'Orient. Des circonstances variées ont failli m'enterrer deux ou trois fois.

Ici aussi, nous sommes deux amis de Breton, Bellmer et moi, nous travaillons, nous parlons de lui. Je reçois régulièrement des lettres de Max Ernst et d'Yves Tanguy. C'est admirable cela. Je bois du vrai café, envoyé par Max, je me savonne avec des savonnettes Palmolive, envoyées toujours par Max, sans parler du sucre candy et de bien des choses que ce chic ami m'a envoyées dès qu'il a pu. L'amitié est plus grande que le monde, Huguette, elle tient les distances dans le creux de la main et demande où elles sont, je me le dis souvent en pensant à vous.

13. Lettre [10]. Un feuillet recto-verso.

À bientôt, Huguette, je suis très affectueusement à vous.
Écrivez-moi, je vous en prie. Votre ami,

Joe

Carcassonne¹⁴,
le 29 août 1947

Joe Bousquet
53, rue de Verdun

Chère Huguette

Je suis un pauvre type: né vers trente ans et trop en retard pour apprendre le vent, la pluie, j'ai trop vécu sur des illusions, prenant pour être l'espérance de vivre. Je reconnais, avant même de le voir, ce qui est à aimer, mais je ne suis jamais assez résolu pour écraser, esclaffer le reste avec lui, et cela, toute cette faiblesse, me dispense cette exaspérante vie de Carcassonne où, fort heureusement et une fois grâce à vous, il arrive qu'un peu de mon cœur s'épanouisse et dure comme du soleil...

Certains soirs, je me trouve prêt à pleurer. Plus de trois jours noirs, trois jours sans un cri, sans avoir une fois entendu ce que mes yeux avaient vu dans mon regard... Au fait, quel est donc l'homme qui vient de sortir? J'ai donc subi, subi, quand un paquet de lettres récentes en contenait deux ou trois capables de brûler les autres...

J'ai entassé dans un tapis tout ce qui encombrait mon lit et viens de l'envoyer à la cuisine. «Moi je prendrai les timbres», dit la bonne. «Moi je lirai *Les Temps modernes*», dit le cireur... J'ai gardé *L'Humour noir*, le catalogue de l'exposition, votre lettre, le *Traité de réintégration* de Martinès Pasqually, le petit portrait de Fourier qui figure dans une stupide petite galerie de

14. Lettre [11]. 2 feuillets recto-verso, en réponse à une lettre envoyée de Ménerbes où Huguette Lamba était allée rejoindre sa sœur Jacqueline et sa nièce Aube, invitées tout l'été par Dora Maar.

contemporains... (qui sait si Breton connaît ce portrait? Je vais lui écrire, le lui demander, et me hâter de lui envoyer la brochure, si elle lui manque).

Enfin, enfin. Bellmer revient avec Norah de la petite plage que je leur avais conseillée. Heureux tous les deux de leur séjour. Elle, fraîche comme une ombre de juillet, lui, vif, avec un beau regard en aile de goéland. Tout va aller mieux. Il a beaucoup pensé au portrait d'André. Dans cinq ou six petits volumes de cette « Galerie » où foisonnent de minuscules portraits assez fins (Fourier, Schelling), il pourra, s'il le trouve opportun, cueillir les visages à éterniser – et éventuellement, les utiliser comme collages dans son grand portrait de Breton. (Je vais écrire à Breton à ce sujet.) Bellmer réfléchit sur ma proposition. Il me semble que les traits d'un visage se nouent, prennent feu, sur une suite illimitée de cercles ouverts, et l'aventure des autres hurle ou gémit à travers les sillages que ces traits refoulent... C'est ainsi que j'oserais paraphraser les champs magnétiques à la rose desquels Bellmer voit s'illuminer le visage d'André Breton.

J'écrirai à Breton à ce sujet dans peu de jour quand Bellmer sera à nouveau au calme, et reposé. Je n'ai pas voulu lui parler à travers ma fatigue du mois chaud.

Paulhan a passé une journée près de moi. Surprenant de jeunesse. Il m'a très chaudement félicité d'avoir à nouveau mis tout mon espoir dans Breton et m'a parlé de lui avec beaucoup d'affection et d'intelligence. Bonsoir, petite Huguette, dites à votre sœur toute ma sympathie, mon admiration à Dora Maar. Écrivez-moi aussitôt que cela ne vous ennuiera pas trop. Vous avez toute mon amitié.

Joe

P.S. Le recueil de Thomas Good est auprès de moi. Je le lis comme si je le découvrais et y marque soudain des traits déjà minutieusement appris. Je lui écrirai bientôt.

À Huguette Lamba¹⁵

Toute candeur est la demeure
De l'enfant qu'il fut ici-bas
Quand il n'est plus qu'un nom qui pleure
Dans les chansons qu'il ne sait pas

Quand toute plainte lui révèle
De quoi sa peine avait pleuré
L'homme entend son cœur qui l'appelle
Dans les voix qui l'ont ignoré

...

L'absence aux souliers de feuilles
Donne son cœur pour toujours
Au seul galant qui la veille
Le vent qui change les jours

Et pareil à la colombe
Qui meurt sans toucher le sol
Entre l'absence et la tombe
L'oubli enferme son vol.

Mais il survit...

...

Joe Bousquet

15. Poème manuscrit au revers d'une photographie: un beau portrait de Joe Bousquet, visage mi-ombre, mi-lumière.

Lettre de Thomas Good à Huguetta Lamba¹⁶

Hôtel de France,
Aix en Provence
B. du Rhône

Le 27 février 1940
Ma chérie,

[...] J'aurai aimé rester à Toulouse parce que c'était assez animé – trois cafés chantants, et là j'ai parlé à un Algérien. Une nuitée désolée dans une chambre exécrable – des fleurs roses, des planchers sales, sans tapis. Et j'ai pensé à Ascaïn et j'étais abruti même le matin et je me suis dit: « Tu es fatigué, Dido » et j'ai eu envie de mourir (je n'exagère pas). Tout en allant, il a fait gris et sombre et je me demandais: « Est-ce que J. B. aura reçu ma lettre? » Encore à Carcassonne, j'ai bu un café et heureusement j'ai demandé la rue de Verdun. Et en entrant, hôtel 53, j'ai vu un avis:

Docteur Bousquet à gauche
M. Joë Bousquet à droite...

C'est à 12 heures que je l'ai vu. En l'attendant j'ai parlé un instant à sa mère et à son frère. Une très vieille servante le soigne.

Il avait reçu ma lettre et il y a répondu.

Ni Baudelaire, ni Proust ne m'auraient plus frappé. Plus âgé que sur sa photo, il a des yeux à qui il est donné de voir les choses que nous, nous ne pouvons pas voir. Ses cheveux sont longs.

Vous aurez reçu sa lettre avant la mienne peut-être.

D'abord, il m'a parlé d'Emerson et de Proust. Après nous avons parlé de la littérature contemporaine. Moi, je l'ai écouté comme un disciple, car vraiment c'est l'écrivain le plus inspirant que j'ai jamais rencontré. Ici les mots ne me suffisent pas.

Est-ce que vous comprenez votre Dido?

16. L'orthographe et la syntaxe de la lettre dont nous donnons ici un extrait ont été rétablies, ainsi que certaines approximations dans la version donnée par Thomas Good de mots anglais.

Car, au fond, j'apprécie beaucoup un homme qui a une vie intérieure.

Mais les chagrins de la vie, les erreurs du christianisme, le guignon, les enfers des asiles m'ont rendu soupçonneux des espèces de mysticisme, d'occultisme. Mais quand je suis confronté à un vrai mystique, je crois que j'ai le don de le deviner.

Bien que je souffre encore, que je tombe ici et là dans les abîmes « du ballon de l'ombre de la mort », j'ai aussi des périodes d'extase, d'équilibre et de santé.

Dans ces moments-là, il faut lutter avec toutes mes forces. Au moins, j'y crois.

Bousquet c'est autre chose. Il est arrivé, passé, si vous voulez à l'écart, dans une région où ceux qui ne sont pas préparés ne peuvent pas passer.

Mais lui aussi a rencontré des obstacles. Et je suis heureux, soulagé, qu'il ait insisté sur le fait qu'une fondation était nécessaire.

J'ai toujours été de cet avis. Il faut étudier. Même les classiques ont une importance.

« Vous êtes encore jeune », m'a-t-il dit. Et il a raison. Mais au fond une sympathie s'était établie. N'a-t-il pas écrit dans *Le passeur s'est endormi*: « En gage de ma sympathie profonde »?...

Après une heure et demi de conversation: D. « J'ai passé l'hiver à Biarritz et là j'ai rencontré M^{lle} Lamba. Huguette. »

Il a souri, pour la seconde fois.

Et maintenant il vous aura écrit, chère amie.

De Montherlant il a dit: « Je l'ai critiqué, mais maintenant je l'aime davantage. Il écrit avec du muscle et du sang. Combien d'écrivains vont être tués? Nous aurions besoin de tels hommes. »

[...] Ainsi je suis parti pour Marseille. J'ai arrêté avec difficulté mes larmes – parce que la joie me fait toujours pleurer. [...]

Thomas Good